LA CONQUE ET LA CLOCHE

S'il nous est apparu possible de rapprocher en un seul essai la conque et la cloche, c'est qu'elles ont en commun — au point d'être parfois interchangeables — la production du son (1). Dans l'un et l'autre cas, l'intensité, la gravité — songeons à celle des admirables bronzes Tcheou —, la propagation du son produit, évoquent un véritable pouvoir d'ébranlement cosmique. Le symbolisme de la conque s'étend parfois à d'autres domaines, en fonction de son origine aquatique et de sa forme, sans qu'on observe jamais d'ambivalence ni de contradiction.

La conque (*sankha*) et le disque (*chakra*), dont la tradition hindoue fait les attributs typiques de Vishnu, sont transférés à Durgâ, nous enseigne la légende, lorsqu'elle terrasse le monstre à tête de buffle Maheshasura, ainsi qu'à Châmundâ, dispensatrice de victoires militaires : l'instrument dont le son terrifie l'adversaire, et l'arme de jet qui le détruit. Il est assez remarquable que la conque (*horagai*) soit également utilisée dans une cérémonie shintoïste qui rappelle l'antique mise à mort, par l'empereur, d'un monstre malfaisant, et aussi que Candî, une autre forme de *Maheshamardanî* puranique, compte la cloche parmi ses attributs. L'épouvantable vacarme émis par la conque retentit dans le chapitre initial de la *Bhagavad Gîtâ* : « Ebranlant le Ciel et la Terre, ce bruit formidable déchira le cœur des amis de Dhri-

(1) Nous nous limitons strictement ici aux langages symboliques de l'Asie orientale, dans le cadre d'un ouvrage à paraître aux Editions Traditionnelles : *Des Symboles et des Formes*. Le rapprochement ne leur est cependant pas particulier : Rémy de Gourmont, dans son *Esthétique de la langue française*, a appelé l'attention sur la parenté de l'allemand *Schelle* (clochette) et de l'anglais *shell* (coquille).

tarâshtra... » Son usage est, dans un tel rôle, inséparable de celui du tambour, l'un et l'autre reproduisant le fracas du tonnerre. Or le même rapprochement est opéré, en Chine, entre le tambour et la cloche : l'un et l'autre furent inventés par Tch'ouei, ministre de Chouen et maître de la danse cosmique du faisan, qui produit le tonnerre et l'ébranlement saisonnier du monde ; l'un et l'autre sont suspendus à des portiques ornés de dragons : tout cela évoque l'éveil de la puissance vitale, et le balancement de l'instrument à travers le portique précise peut-être cette notion dans des conditions analogues à celles du mouvement de l'escarpolette (2). L'usage guerrier des instruments est toutefois différencié, en vérité complémentaire : le son du tambour, indique le *Tso-tchouan*, donne le signal du combat ; celui de la cloche ordonne qu'on y mette fin.

L'effet de terreur et de rupture du son confère aux instruments qui le produisent des vertus symboliques immédiates : la cloche, attribuée aux formes guerrières de la Déesse hindoue, ou encore à Ghantâkarma, est le signe de leur capacité de chasser les influences mauvaises, et par conséquent les manifestations de celles-ci : les maladies. Ghantâkarma (de *ghantâ* = cloche) combat efficacement la petite vérole (3). Le « déchirement » du mental, tel que le décrit la *Gîtâ* plus haut citée, a certainement une fonction de préparation au « combat » spirituel dont l'ouvrage retrace les étapes, tant il est vrai que le champ de Kurukshetra est celui d'une bataille intérieure. Il est aussi probable que l'usage rituel de la conque en Inde — voire en Océanie — conserve au moins virtuellement une signification de cet ordre. Elle est explicite au Tibet : le tintamarre instrumental où la conque joue son rôle doit servir à l'ébranlement et à l'anéantissement du processus mental, en vue de favoriser la perception du « son naturel de

(2) Cf. *Le Jeu de l'escarpolette*, in *Et. Trad.* n° 396/397.

(3) Cf. M.-T. de Mallmann, *Enseignements iconographiques de l'Agni Purana*, p. 60. Et c'est également vrai de la conque : Puisse la coquille, dit un hymne de l'*Atharva-veda*, « nous défendre de la peur !... Avec la coquille née de l'océan... nous triomphons des *rakshasa*... de la maladie, de la pauvreté. »

la Vérité ». Le son de la conque — souvent aussi celui de la cloche (4) — est intérieurement perçu dans les expériences spirituelles du *Yoga* : « ... là est le Son sans forme... ressemblant à la résonance moyenne de la conque... » (*Dhyânabindu-upanishad*). Dans le *Bardo* tibétain, la conque est représentée auprès de l'effigie du défunt, pour indiquer la fonction déterminante du son et de l'ouïe dans le passage aux états *post-mortem* : encore un antique *sutra* précise-t-il que le son perçu par l'agonisant, et qui s'effiloche en même temps que le souffle de la vie, est un « son de cloche ». Ces différents symboles trouvent bien entendu leur fondement dans la notion du Son primordial (*shabda*), ce « Son qui ne sonne pas, parce qu'il est au-delà du son » (*Dhyânabindu-upanishad*), toujours associé par la tradition hindoue à la production de la manifestation. Nous allons y revenir.

Le « son de la Vérité » peut être entendu plus immédiatement comme étant celui du *Dharma* bouddhique : les clochettes suspendues aux différents étages des pagodes sino-japonaises, et sensibles au souffle du vent, ont pour rôle d'en faire retentir le message (5). Le Canon pâli (*Dîgha-nikâya*) n'enseigne-t-il pas que la voix des êtres divins est semblable « au son d'une cloche d'or » ? Avec une toute autre intensité cependant, le « sonneur de conque » des *Dîgha* et *Samyutta-nikâya* emplit de la proclamation du *Dharma* les quatre directions de l'espace : « C'est, ô Vasettha, comme un vigoureux sonneur de conque (*sankhadhama*) : sans effort, il se fait entendre aux quatre orients... » Ce que Paul Mus a judicieusement rapproché de la proclamation simultanée des quatre *Veda* (6). On va voir à quel point le symbolisme de

(4) Notamment dans le *shabda-yoga*, ou « *yoga* du son », qui paraît donner au « son de la cloche » un rôle déterminant. Mais aussi *Hamsa-upanishad* : « ... la troisième sonorité est celle d'une cloche ; la quatrième d'une conque... » (la traduction, comme celles de la *Dhyânabindu-upanishad*, est de Jean Varenne, *Upanishads du Yoga*, Paris, 1971).

(5) Cette diffusion rythmée est aussi la fonction du tambourin (*damaru*) de la *dakinî*, instrument que l'iconographie puranique rapproche souvent de la cloche.

(6) Cf. Paul Mus, *Barabudur*, in *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, t. XXXIV, p. 393.

la conque se trouve en effet lié à la manifestation du *Logos*.

Il est dit que, pendant les intermèdes cataclysmiques qui séparent les phases d'évolution du monde, l'enseignement védique demeure « enveloppé » dans les spires de la conque, d'où il se « développe » au début du *manvantara* pour être entendu par les *Rishi*, les gardiens de l'éternelle Sagesse. Il y a donc, à cet égard, analogie entre la conque et l'arche biblique. Le germe (*bindu*) de l'évolution cyclique — la perle enfermée dans la coquille — s'identifie par ailleurs au Son primordial (*akshara*), c'est-à-dire au monosyllabe *Om*, dont chacune des trois composantes ou *mâtrâ* : A, U, M, correspond respectivement à l'un des aspects du *Veda* : *Rig*, *Yajur* et *Sâma* (7). René Guénon a même observé que la graphie sanscrite du monosyllabe pouvait se réduire à trois éléments : une ligne droite, un élément de spirale, un point, correspondant à la structure symbolique de la conque (8), le point diacritique — également appelé *bindu* — figurant à l'évidence le « germe » cosmique, assimilé à la perle secrète et féconde dont la coquille est la « matrice » (9). Cette notion de maintenance, de « conservation », rappelle bien la fonction traditionnelle de Vishnu, dont la conque est l'un des attributs majeurs (10). Toutefois, selon la diversité des images divines, la conque peut changer de main, et son aspect symbolique se modifier en conséquence : le point diacritique est l'achèvement du monosyllabe *Om* ; en lui se résorbe — s'enve-

(7) Mais l'*akshara* est aussi un son de cloche : « ... pareil au bourdonnement d'une cloche sonnant au loin, est l'indicible résonance de la syllabe *Om* : qui la connaît, connaît le *Veda* ! » (*Dhyânabindu-upanishad*).

(8) *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, ch. XXII. Cf. aussi Michel Vâlsan, *Le Triangle de l'androgyne et le monosyllabe Om*, in *Et. Trad.* n° 382.

(9) Le symbole de la *fécondité* de la coquille couvre un domaine très vaste, mais extérieur à notre propos. Observons toutefois qu'elle est symbole de *régénération* : aussi l'associe-t-on aux rites funéraires — concurremment parfois, a-t-on noté au Laos — avec des *grelots de bronze*.

(10) « Gloire à toi, coquille sacrée, chante une antique prière, ... ô toi, née de la mer, et que Vishnu tient en sa main ! »

loppe — le mouvement spiraloïde de la coquille ; on peut considérer, à l'inverse, la spirale comme se développant à partir du point initial : la manifestation est produite par le Son primordial, le cycle neuf prend naissance, à l'orée duquel est perçue la Loi révélée. Il est dit de la conque vishnouïte qu'elle représente l'aspect « sattvique », essentiel, de la conscience individuelle (*ahamkara*), et qu'elle est à l'origine des cinq éléments (*bhûta*) — car le son est la qualité du premier d'entre eux : *âkâsha*, l'éther. Elle s'identifie en quelque sorte à la *shakti* de Vishnu, c'est-à-dire à Lakshmî, née des eaux, déesse de la Fortune et de la Beauté (11). L'origine marine du coquillage le ramène d'autre façon au symbolisme des Eaux primordiales, et c'est ce que signifiait la ligne droite du graphisme envisagé plus haut. Figurant au nombre des « trésors » aquatiques — notamment de ceux que détient le *Chakravartî*, le Souverain universel — elle est en outre un emblème de Varuna, régent du domaine des Eaux (12).

Il est intéressant d'observer que l'iconographie puranique donne à la conque la couleur de la « pleine lune ». Or c'est à l'aide d'une coquille marine qu'on tirait de la lune, en Chine d'autrefois, la rosée céleste, signe de bénédiction, breuvage de vie, symbole de l'élément *yin* (le *yang* étant obtenu du soleil à l'aide d'un miroir de métal) (13). Aquatique et lunaire, la conque apparaît, en ce cas, comme l'antithèse du miroir solaire.

La notion du son primordial n'est pas sans rapport avec le symbolisme chinois de la cloche. C'est elle, la « cloche jaune » (*houang-tchong*), qui donne la note fondamentale *kong*, origine de toutes les

(11) Qu'on n'oubliera certes pas de comparer à Aphrodite, elle-même née d'une coquille marine.

(12) A la bouche de la conque, dit l'invocation citee plus haut, « est Chandra, la Lune, à ses côtés Varuna, sur son dos Prajâpati, à son sommet Gangâ, Sarasvatî, et tous les fleuves sacrés des trois mondes... »

(13) Divers textes chinois anciens, dont le *Liu-che tch'ouen-ts'ieou*, observent que les coquillages marins croissent et décroissent avec les phases de la lune (la même idée se retrouve d'ailleurs dans l'Antiquité méditerranéenne).

gammes et génératrice des sons, en correspondance avec les saisons, les orients, les nombres, les couleurs, etc. (*Yue-ling*). Spécifiquement, la cloche jaune est en relation avec le solstice d'hiver, origine du cycle annuel, ainsi qu'avec le « pivot » de l'année, intersaison sans durée à l'occasion de laquelle le Souverain, observant dans le *ming-t'ang* les étapes du cycle solaire, fait un retour au centre. On soulignera qu'en outre, la cloche jaune est l'étalon de toutes espèces de mesures (longueur, capacité, poids). D'autre façon, dans la répartition des timbres, on verra le son du *métal*, produit par la cloche, naturellement identifié à l'automne et s'opposant, non pas au tambour comme on l'a vu plus haut, mais au son du bambou, c'est-à-dire à la flûte droite. Aussi apparaît-il normal que les cloches du *Chan-hai king* annoncent l'apparition du givre, observée par le *Yue-ling* en automne (14). Mais le *Che-king* indique assez que le concert simultané des cloches et des tambours est un signe de parfaite harmonie (15). Et si l'on doutait que la cloche puisse évoquer, à son tour, l'image de la matrice cosmique, il faudrait se souvenir que la caverne initiale des Chinois pose en fait une « cloche céleste » sur le plan horizontal de la terre (16).

On va découvrir, dans le domaine indo-tibétain, une nouvelle équivalence symbolique : la conque hindoue, ou la cloche tibétaine (*tilpu*), sont au même titre en effet la contrepartie « passive » et féminine

(14) Cette disposition pourrait représenter en fait un passage du symbole de l'axe solsticial à l'axe équinoxial.

(15) Les inscriptions votives de cloches anciennes leur attribuent, en Chine, le pouvoir d'établir la paix, la concorde, l'harmonie et la joie. L'une est qualifiée de « transcendante », *ling*, et « harmonieuse », *houo* : *ling* évoque la réception de l'influence céleste ; *houo*, qui est un accord musical, en assure en quelque sorte la diffusion. Une autre incline, dit-on, à la « maîtrise du corps » ou, pourrait-on lire, à l'« annihilation du moi », si le texte n'était largement pré-bouddhique (cf. Wieger, *Caractères chinois*, Hien-hien, 1932).

(16) Il n'est peut-être pas non plus fortuit que l'un des éléments décoratifs majeurs des cloches de bronze à l'époque Tcheou soit la double spirale. La forme et le symbole de la cloche se retrouvent en outre dans les *stûpa* de l'Asie méridionale.

du *vajra,* lequel possède le caractère « actif » et masculin de la foudre. La symétrie des deux objets leur donne tout leur sens, le premier étant tenu dans la main gauche, le second dans la main droite. Opposition : celle du monde « adamantin » au monde des phénomènes, celle de l'essence aux apparences (quelle est la réalité du son, dont l'extinction suit aussitôt la production ?) (17). Complémentarité : celle de la « méthode » ou des « moyens », et de la « sagesse », faces active et passive de l'expérience spirituelle (la seconde est plus précisément la *Prajnâpâramitâ,* dont la représentation féminine est souvent gravée sur la cloche). C'est une complémentarité du même ordre, mais d'une amplitude plus grande, qu'expriment en Inde le *bânalinga* et le *shâlagrâma,* images « non manifestes » de Shiva et de Vishnu, l'une et l'autre recueillies dans le lit des fleuves : l'identité du *linga* et du *vajra,* symboles axiaux et ignés, s'aperçoit aisément (18) ; celle de la conque et du *shâlagrâma,* lequel est une ammonite noire, s'explique par la forme ronde, les stries et l'origine aquatique du second : si l'on en doutait, il faudrait se souvenir que, dans l'art khmer primitif, la conque lui a parfois été purement et simplement substituée. Mais c'est toujours la fonction vishnouïte qu'on cherche à exprimer, face à la fonction active et transformatrice de Shiva, et fût-ce à l'aide de symboles sexuels concrets. N'est-ce pas finalement — et la production même du son n'y contredit pas — l'aspect essentiel du symbolisme de la conque, tout autant que de celui de la cloche ?

Pierre GRISON.

(17) « Pour moi, le mot *Om* est comme le son que fait une grosse cloche. Il est d'abord perceptible, puis imperceptible, et finalement se fond dans l'espace infini. C'est ainsi que le monde phénoménal se fond dans l'Absolu. » (Shrî Râmakrishna).

(18) Il y faut ajouter du *trishûla* shivaïte, parfois figuré en contrepartie de la conque.

LA CHUTE D'ADAM

1.

L'état de grâce du premier homme consistait dans sa déiformité, son affirmation de Dieu ; et celle-ci était l'affirmation propre de Dieu en Adam. Or, cette affirmation implique la négation de ce qui nie Dieu ; et cette double négation, c'est Sa rigueur cachée dans Sa grâce, cachée aussi dans le paradis adamique.

Tel est le point de départ de l'exégèse ésotérique juive interprétant l'histoire biblique d'Adam et d'Eve, exégèse qui sera ici notre principal guide dans l'approfondissement du mystère de la chute du premier couple humain.

Selon cette exégèse — celle de la Kabbale —, Dieu est l'Unité d'*Ehyeh,* l'« Etre », le Principe de l'existence relative, et d'*Aïn,* le « Non-Etre » ou Sur-Etre, la Réalité absolue en soi : Dieu est l'Un, dont la Réalité embrasse tout ; Il est, en vérité, le seul Réel. « Je suis Celui qui suis. » (*Ex.* III, 14) « ...il n'y en a point d'autre. » (*Is.* XLV, 18) Il S'affirme Lui-même tous les jours à travers le juif qui, priant, affirme : « Il est l'Un sans second » (*hu ehad we-en sheni*). Mais en s'affirmant éternellement comme tel, l'Un sans second nie le « second » ; et, cependant, en le niant, le seul Réel lui prête une réalité, — l'Infini fait exister par sa propre Réalité ce qui, en soi, n'existe pas comme tel : le fini. Dès lors, le fini se manifeste comme une possibilité de l'Infini, celle qui Lui permet de prendre l'apparence d'un autre que Lui et de réaliser, sous la forme humaine, qu'en essence, elle n'est autre que Lui. L'Un en s'affirmant Lui-même, finit ainsi par s'affirmer également à travers l'altérité apparente.